

Le Monde

Théâtre : à Avignon, l'amour en fuite enchanté, et Anaïs Nin se perd

Publié le 13 juillet 2022



Sans tambour de Samuel Achache, Cloître des Carmes, à Avignon, jusqu'au 13 juillet.
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE / FESTIVAL D'AVIGNON

Avec *Sans tambour*, Samuel Achache tisse une dramaturgie impalpable, en apparence foutraque. La pièce *Anaïs Nin au miroir*, d'Agnès Desarthe et Elise Vigier, rate le coche.

Comme on l'aime, cet esprit doucement déjanté qui règne sur *Sans tambour*, le spectacle que présente Samuel Achache à Avignon... On rêve, ou il avait un peu déserté les plateaux, cet aérien sens de l'absurde ? Même le maître du genre, le Suisse Christoph Marthaler, n'est plus si fréquemment invité, ces temps-ci. On retrouve donc avec d'autant plus de bonheur Samuel Achache qui, auparavant en duo avec Jeanne Candel et désormais en solo, ne cesse d'inventer de nouveaux rapports entre théâtre et musique, avec une liberté, une grâce et un humour réjouissants.

Réjouissante, pour ne pas dire jouissive, sa dernière création l'est, qui mélange pourtant dans son shaker des ingrédients dont le mélange pourrait sembler plus qu'improbable : une gigantesque scène de ménage, des *lieder* de Schumann, l'histoire de Tristan et Iseut, une maison qui s'effondre, des gags absurdes et des adultères sous la douche.

ART ACHEVÉ DU CONTREPOINT

On aura compris qu'il est question d'amour ou plutôt de sa fin, du moment où il s'écroule,

à l'image du décor installé sur le plateau du cloître des Carmes, qui commence à s'effondrer dès le début du spectacle, pour la plus grande joie des spectateurs. Le disque romantique est rayé, l'amour enrayé, et dès ce début Samuel Achache tricote on ne sait comment, avec un art achevé du contrepoint, les éléments les plus triviaux de la dispute conjugale - « *Je te parle d'amour, et tu me parles du siphon de l'évier !* » - avec ces *lieder* de Schumann qui sont une incarnation du romantisme.

Tout se joue ici dans le rapport entre les dialogues vaudevillesques, le chant et la musique, qui se mêlent de manière aérienne, quasi organique, et le corps. Samuel Achache est aussi un amateur de burlesque - celui des grands Américains notamment -, et son spectacle a un petit côté Marx Brothers, mâtiné d'une bonne dose de mélancolie. Ainsi de cette scène qui voit le « héros » atterrir dans une clinique où l'on se propose de soigner le mal d'amour en extrayant du cerveau le mécanisme du désir.

Avec ce spectacle, Samuel Achache pousse encore un pas plus loin l'invention d'une nouvelle forme de théâtre musical, dont on pourrait dire qu'elle consiste à composer la mise en scène comme un musicien compose ses œuvres. Il est largement aidé dans cette approche par des interprètes qui, eux aussi, sont pleins de talent, de fantaisie et de charme : qu'il s'agisse des comédiens Sarah Le Picard et Lionel Dray, de la soprano Agathe Peyrat ou du toujours irrésistible Léo-Antonin Lutinier, à la fois acteur et chanteur. La direction musicale de Florent Hubert est à l'unisson, qui réinterprète les *lieder* - normalement joués par une voix et un piano seuls - pour un petit orchestre.

LES CONFETTIS ÉPARS D'ANAÏS NIN

Cette manière de tisser une dramaturgie impalpable, en apparence foutraque, mais qui pourtant ne lâche jamais le spectateur, est justement ce qui manque à un autre spectacle attendu du festival : *Anaïs Nin au miroir*, que signent l'écrivaine Agnès Desarthe et la metteuse en scène Élise Vigier. Les deux femmes s'enferment dans un dispositif de théâtre dans le théâtre, sans parvenir à choisir entre le désir de parler de la vie de la divine Anaïs, celui d'adapter ses Nouvelles fantastiques et la réflexion en miroir dont il est question dans le titre.

L'écrivaine Agnès Desarthe et la metteuse en scène Élise Vigier s'enferment dans un dispositif de théâtre dans le théâtre

La pièce est lourdement plombée par des scènes interminables où les comédiens semblent en roue libre, étirant des anecdotes sans intérêt. Elle offre des confettis épars d'Anaïs Nin qui pour certains ne manquent pas d'éclat, mais se dispersent dans un océan d'ennui. C'est triste : l'ennui sied mal à Anaïs Nin, cette femme aux « racines transportables », aussi légère que profonde.

Fabienne Darge